



Aristote au Moyen Âge, un personnage littéraire (XIIe-XVe siècles)?

Christine Ferlampin-Acher

► To cite this version:

Christine Ferlampin-Acher. Aristote au Moyen Âge, un personnage littéraire (XIIe-XVe siècles)?. Travaux de littérature, 2014, La littérature française et les philosophes, P.-J. Dufief (dir.), 27, p. 13-25. hal-01846041

HAL Id: hal-01846041

<https://hal.science/hal-01846041>

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aristote au Moyen Âge, un personnage littéraire (XIIe-XVe siècles)?

Christine Ferlampin-Acher université Rennes 2 CELLAM/ Institut Universitaire de France

Alexandre est une grande figure de la littérature médiévale européenne¹ : son succès aurait pu entraîner celui de son précepteur et conseiller, Aristote, comme dans le cas d'Arthur et Merlin, d'autant que le Stagirite est une des autorités philosophiques les plus invoquées au Moyen Âge. Ses écrits, redécouverts et traduits à partir de la seconde moitié du XIIe siècle, même s'ils ont été l'objet de polémiques, ont fortement influencé l'Université, en particulier parisienne, et ont été largement diffusés, d'autant que la scolastique contribua à la conciliation d'Aristote et de la théologie chrétienne. Contrairement à d'autres figures comme Platon, Aristote a, parallèlement à sa carrière philosophique, une présence littéraire assez soutenue, qui commence dès l'émergence du genre romanesque. Alexandre est en effet associé aux origines de la littérature en langue vernaculaire, entre chanson de geste et roman² : les romans d'*Alexandre* en vers, et en particulier le témoin le plus ancien, le *Roman d'Alexandre* d'Albéric de Pisançon, conservé fragmentairement, datant de la fin du XIe ou du premier tiers du XIIe siècle, sont à l'origine du genre romanesque médiéval, associée à la *matière de Rome*, aux romans d'Antiquité³. Le *Roman d'Alexandre* d'Alexandre de Bernay vers 1180 est contemporain de la diffusion des traductions et de l'enseignement d'Aristote⁴. Pourtant la carrière romanesque de ce dernier est décevante, alors que les sommes encyclopédiques mentionnent sans cesse le « prince des philosophes » et qu'il est, parmi mille exemples, l'un des auteurs les plus mentionnés par Christine de Pizan. Présenter une synthèse sur quatre siècles au sujet de celui que Brunet Latin nomme le *sovereain philosophe*⁵ est une gageure⁶ : loin d'être exhaustive, l'étude qui suit se contentera de proposer quelques pistes permettant de comprendre pourquoi Aristote ne s'est jamais véritablement imposé comme personnage littéraire au Moyen Âge. Dans un premier temps nous passerons en revue les éléments constitutifs de la figure du sage, puis nous nous interrogerons sur ce qui a pu freiner sa constitution en personnage.

Les deux premiers livres de Quinte-Curce étant perdus au Moyen Âge, c'est essentiellement la biographie romancée composée à la fin du IIIe siècle à Alexandrie et fictivement attribuée à Callisthène, neveu d'Aristote, tué par Alexandre pour avoir mis en doute la divinisation du Conquérant, qui sert de base à la tradition romane. Si Callisthène est une *auctoritas* tout au long du Moyen Âge, son lien avec Aristote et sa fin tragique, pourtant

¹ Voir par exemple la bibliographie déjà ancienne de N. J. Burich, *Alexander the Great: A Bibliography*, Kent, Kent State University Press, 1970, et pour la dimension européenne *A Companion to Alexander Literature in the Middle Ages*, éd. Z. D. Zuwiyya, Leiden et Boston, Brill, 2011. Reste toujours utile G. Cary, *The Medieval Alexander*, Cambridge, Cambridge University Press, 1956.

² Voir M. Gosman, *La légende d'Alexandre le Grand dans la littérature française du 12e siècle*, Amsterdam et Atlanta, Rodopi, 1997 et C. Gaullier-Bougassas, *Les romans d'Alexandre: aux frontières de l'épique et du romanesque*, Paris, Champion, 1998, qui propose une riche bibliographie, et l'ouvrage qu'elle a dirigé plus récemment, *L'historiographie médiévale d'Alexandre le Grand*, Turnhout, Brepols, 2011.

³ Pour une définition du roman d'Antiquité, voir R. Blumenfeld-Kosinski « Old French narrative genres: towards the definition of roman antique », dans *Romance Philology*, t. 34, 1980, p. 143-159.

⁴ On trouvera une synthèse dans l'article d'Alain de Libera à l'entrée « Aristotélisme médiéval » du *Dictionnaire du Moyen Âge. Littérature et philosophie*, Paris, Albin, Michel, 1999, p. 104-111.

⁵ Ed. F. J. Carmody, Berkeley, University of California Press, 1948, I, 42, 2, p. 49.

⁶ L'article de W. Hertz ne porte que sur les *Romans d'Alexandre* : « Aristoteles in den Alexander-Dichtungen des Mittelalters », dans *Gesammelte Abhandlungen*, 1905, p. 1-155, tout comme C. Gaullier-Bougassas, « Alexander and Aristotle in the French Alexander Romances », dans *The Medieval French Alexander*, éd. D. Maddox et S. Sturm-Maddox, New York, State University of New York Press, 2002, p. 57-73.

prometteurs sur le plan narratif, ne sont jamais exploités⁷. Chez Albéric de Pisançon, divers précepteurs sont chargés de l'éducation d'Alexandre, mais Aristote n'est pas mentionné, à une époque précédant la redécouverte de ses œuvres. Il est encore peu présent dans le roman d'Alexandre que Thomas de Kent compose en 1275 sous le titre de *Roman de Toute Chevalerie*: il apparaît parmi d'autres comme maître du jeune prince⁸. En revanche, lorsque vers 1180 Alexandre de Bernay compose son *Roman d'Alexandre*⁹, il donne un rôle important à Aristote, qui intervient à des endroits stratégiques du récit, glosant habilement un songe de Philippe, qui le choisit pour précepteur d'Alexandre (branche I, laisses 14 et 15), conseillant celui-ci lors de la prise d'Athènes (br. I, laisses 75-82), lui donnant de nombreux conseils au début de la branche III (laisses II-V), et participant dans la branche IV au chœur des lamentations à la mort du conquérant (laisse 51), causée par le fait qu'il n'a pas respecté le conseil de son maître de ne pas faire confiance aux serfs. La tradition en vers des romans d'Alexandre, d'Albéric de Pisançon à Alexandre de Bernay, accorde donc une importance croissante à Aristote, à une époque où l'on traduit ses œuvres.

Du XIIe au XVe siècle, Aristote est très présent dans la littérature vernaculaire et conserve quelques traits constants : il est clerc et philosophe, précepteur d'Alexandre, conseiller militaire, stratégique et moral. Si la désignation *philosophe* n'est pas rare, *clerc* est aussi fréquent, conformément au principe d'adaptation des réalités antiques au monde médiéval (que nous interprétons souvent, à tort, comme anachronisme). Le qualificatif *sage* est récurrent, sagesse et savoir se rencontrant. Les compétences attribuées à Aristote reproduisent le cursus universitaire médiéval, complété par quelques disciplines correspondant à l'évolution des savoirs et de la connaissance des œuvres du philosophe : on adjoint ainsi aux traditionnels arts libéraux qui forment la base de l'enseignement médiéval la médecine ou la physique, et, en toute logique, la dialectique est fréquemment mentionnée. Souvent nommé dans les énumérations d'*auctoritates* du passé, Aristote occupe une place à part : il est le plus grand, par exemple chez Christine de Pizan pour qui le *philosophe Aristote* est le *prince de philosophie*¹⁰. Lettré, miroir valorisant du poète, il constitue avec Alexandre un duo, exemplifiant les rapports du clerc et du chevalier, à la fois antagonistes et complémentaires, et volontiers médités tout au long du Moyen Âge¹¹. Incarnant la sagesse, Aristote est très souvent rattaché à Athènes. Les textes médiévaux ne l'associent pas à sa cité natale, Stagire, pourtant mentionnée dans le Pseudo-Callisthène, mais à Athènes, haut lieu de la sagesse : chez Alexandre de Bernay, il est *Aristote d'Athènes* (br. I, v. 273).

Cependant, si cette représentation donne fréquemment lieu souvent à une énumération de savoirs topique et valorisante, il arrive que le clerc soit déconsidéré. Dans *Athis et Procelias*, on voit *ceuls que norri Aristotes*, assiégés à Athènes par les Romains, tenter une sortie infructueuse, dans des tenues fort peu guerrières, et battre retraite¹². Si cet exemple est assez marginal, il est très fréquent au contraire qu'Aristote soit utilisé comme exemple des

⁷ On en trouvera une traduction par G. Bounouré et B. Serret, *Le Roman d'Alexandre*, trad., Paris, Les Belles Lettres, 1992 et par A. Tallet-Bonvalot, Paris, GF-Flammarion, 1994.

⁸ *Le Roman d'Alexandre ou le Roman de toute Chevalerie*, trad., présentation et notes de C. Gaullier-Bougassas et L. Harf-Lancner, texte éd. par B. Foster et I. Short, Paris, Champion, 2003, v. 455-457.

⁹ Alexandre de Paris (de Bernay), *Le roman d'Alexandre*, trad. partielle et présentation de L. Harf-Lancner (avec le texte éd. par E. C. Armstrong et al.), Paris, Lettres Gothiques, 1994. Pour un texte complet, moins accessible, voir *The Medieval French Roman d'Alexandre. Vol. II, Version of Alexandre de Paris*, ed. by E. C. Armstrong et al., Princeton, Princeton University Press; Paris, Presses Universitaires de France, 1937. Les références sont données ici à partir de l'édition de L. Harf-Lancner.

¹⁰ *Le Chemin de Longue Etude*, éd. A. Tarnowski, Paris, Lettres Gothiques, 2000, 9 mentions (Index, p. 471) ; *Le Livre de l'Advision Cristine*, éd. C. Reno et L. Dulac, Paris, Champion, 2001.

¹¹ Comme en témoigne la vogue des débats du clerc et du chevalier. Voir M. Aurell, *Le chevalier lettré. Savoir et conduite de l'aristocratie aux XIIe et XIIIe siècles*, Paris, Fayard, 2006.

¹² *Li romans d'Athis et Procelias*, éd. M.-M. Castellani, Paris, Champion, 2006, p. 151. Voir D. Kelly, « Alexander's clergie », dans *The Medieval French Alexander, op. cit.*, p. 40-41.

déboires amoureux des clercs : le *Lai d'Aristote* (vers 1235)¹³ nous montre le philosophe cherchant à détourner Alexandre des charmes d'une jeune Indienne, succombant, et, sous le regard amusé du Conquérant, se laissant chevaucher par la belle. Le succès de cette histoire, qui transpose peut-être un conte oriental, fut européen et dépasse la littérature : miniatures, coffrets et aquamaniles reproduisent la scène¹⁴. Tout au long du Moyen Âge on trouvera des allusions à ce récit, si connu qu'il ne fait souvent l'objet que d'allusions¹⁵. La référence à Aristote, à l'origine cléricale, peut alors, proverbiale, être placée dans la bouche de *vilains*, dans des textes très divers. Le cas est fréquent la fin du Moyen Âge, par exemple dans la *Farce pour deux personnaiges, Lordeau et Tart Abille*¹⁶ (deuxième moitié du XVe siècle) ou dans le *Sermon joyeux des IIII vens* (vers 1500), où Aristote est rejoint par Samson et Virgile dans les rangs des victimes des femmes¹⁷. Michault Taillevent, dans la ballade *Bien allée* (1447 ?), dont le refrain est *D'amer n'ay plus la teste enflee*, consacre une strophe à Virgile et une autre à Aristote chevauché par une femme.

Les sources valorisant le sage ont contourné cette vision négative. Le *Secret des Secrets* (traduit en français au XIIIe siècle), encyclopédie qui se présente comme une longue lettre d'Aristote à Alexandre, montre le maître enjoignant au Conquérant de se méfier des femmes, en s'appuyant, non sur l'expérience malheureuse que lui prête le *Lai d'Aristote*, mais sur l'histoire de la Pucelle Venimeuse (chap. XXIX), anecdote bien connue que l'on trouve aussi dans une autre encyclopédie, *Placides et Timeo*, et qui raconte comment Aristote a détourné le Macédonien d'une demoiselle dangereuse car empoisonnée¹⁸.

Aussi ambiguë que le rapport aux femmes, la divination fait partie des savoirs traditionnellement attribué à Aristote, qu'il s'agisse d'astrologie, confondue avec l'astronomie et intégrée du *quadrivium*, d'oniromancie (à partir du Pseudo-Callisthène chez Alexandre de Bernay le sage glose un songe de Philippe de Macédoine)¹⁹, ou de chiromancie²⁰. Dans *Perceforest*, dont nous avons conservé une version du XVe siècle et qui, sous la forme d'une chronique fabuleuse, rattache l'histoire d'Alexandre à celle d'Arthur, Aristote est mentionné au moment où le Conquérant cherche à comprendre le rêve du Chevalier à l'Aigle Noir²¹. Si la divination est souvent dépréciée et diabolisée à la fin du Moyen Âge, Aristote semble échapper, certainement grâce à son autorité philosophique, à cette dégradation.

C'est cependant la fonction pédagogique du clerc qui est le plus souvent associée à Aristote, précepteur d'Alexandre et, moins important dans l'imaginaire médiéval, auteur

¹³ Il est attribué à Henri d'Andeli (A. Corbellari) ou à Henri de Valenciennes (F. Zufferey). On peut le lire dans *Les dits d'Henri d'Andeli* éd. A. Corbellari, Paris, Champion, 2003.

¹⁴ Voir P. Marsili, « Réception et diffusion iconographique du conte d'Aristote et Phillis en Europe depuis le Moyen Âge », dans *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge*, Göppingen, 1984, p. 239-269. Phillis est le nom de la demoiselle dans la version allemande (elle est anonyme dans la version française du XIIe siècle).

¹⁵ Voir pour un exemple original car épique la référence que l'on trouve dans un fragment de la chanson de geste de *Doon de Nanteuil* (P. Meyer, « La chanson de *Doon de Nanteuil*. Fragments inédits », dans *Romania*, t. 13, 1884, p. 1-26).

¹⁶ Ed. F. Lecoy, dans « Farce et « jeu » inédits tirés d'un manuscrit de Barbantane », dans *Romania*, t. 92, 1971, p. 146-154. Si le personnage qui fait référence à Aristote est un *vilain*, l'auteur est en revanche un lettré, dans cette parodie courtoise que l'éditeur désigne sous le terme de « farce de doctorat » : la référence à Aristote est cautionnée par *comme l'escripture reclame*.

¹⁷ Dans le *Recueil de sermons joyeux*, éd. J. Koopmans, Genève, Droz, 1988, p. 508.

¹⁸ Voir R. Deschaux, *Un poète bourguignon du XVe siècle, Michault Taillevent*, Genève, Droz, 1975, p. 259, v. 69. Sur cet épisode, voir Cl. Thomasset, *Une vision du monde à la fin du XIIIe siècle : commentaire du Dialogue de Placides et Timeo*, Genève, Droz, 1982, p. 73-108.

¹⁹ En toute logique, puisqu'Aristote est l'auteur d'un traité sur les rêves, qui a en particulier influencé Jean de Meun dans son *Roman de la Rose* (voir M. Demaules, *La corne et l'ivoire. Etude sur le récit de rêve dans la littérature romanesque des XIIe et XIIIe siècles*, Paris, Champion, p. 547).

²⁰ On lui attribue fictivement deux traités de chiromancie (voir J.-P. Boudet, *Entre science et nigromance. Astrologie, divination et magie dans l'Occident médiéval (XIVe-XVe s.)*, Paris, 2006, p. 337).

²¹ *Perceforest*, livre I, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, 2007, p. 617.

d'une *Ethique à Nicomaque*²². Nombreux sont les textes, qui comme le *Roman d'Alexandre* d'Alexandre de Bernay, mentionne Aristote comme précepteur d'Alexandre. Cependant alors que les miniatures sur le sujet sont nombreuses, les textes narratifs restent discrets sur le contenu de cet enseignement et l'on constate un jeu de balance : Aristote intervient comme caution de textes didactiques qui développent le contenu de son enseignement prétendu et dans lesquels son personnage se réduit à une voix ; au contraire, dans les textes narratifs, qui étoffent son personnage en introduisant plus d'éléments de type biographique, l'exposé savant est escamoté. Dans les romans en vers consacrés à Alexandre, l'enseignement d'Aristote se limite, au mieux, à une énumération de disciplines. Plus tard, dans le roman de *Perceforest* (XVe s.), Aristote est bien le précepteur d'Alexandre, mais un seul épisode y fait référence. Alexandre a conquis l'Angleterre et reçoit des messagers venus d'Orient. Il leur demande des nouvelles d'Aristote son maître : rien de plus ne sera dit. Jean Wauquelin, dans *Les faicts et les conquestes d'Alexandre le Grand* (1448), qui propose une histoire romancée du Conquérant, ne donne pas le contenu des leçons du maître à son jeune élève et se contente de renvoyer au *Secret des Secrets*²³, sans tenir compte du fait que cette encyclopédie se présente non comme le savoir transmis oralement à l'enfant par Aristote, mais comme le texte écrit par le philosophe, âgé, pour un Alexandre adulte. Dans les textes encyclopédiques²⁴, où l'exposé savant tient du miroir aux princes, à Aristote enseignant le jeune Alexandre de vive voix, est préféré Aristote âgé s'adressant au Conquérant dans la force de l'âge, comme dans le *Secret des Secrets*. Le sage est alors figé dans sa vieillesse, parole intemporelle sortie de l'histoire et de la biographie. Plus que personnage, Aristote est, dans de nombreux ouvrages, l'autorité, fictive, d'où émane le texte et qui le cautionne, moins personnage que double de l'auteur.

L'illustration souligne souvent ce statut d'Aristote, non seulement dans les textes explicitement didactiques, mais aussi dans les textes narratifs (qui d'ailleurs affichent, eux aussi, un enjeu moral). La miniature d'ouverture du manuscrit BnF fr. 790, qui donne un cycle narratif centré sur le Conquérant contenant le texte d'Alexandre de Bernay, montre Aristote enseignant Alexandre (f. 1)²⁵ sous une rubrique qui n'annonce pas cette scène, placée plus loin dans le texte, mais concerne l'ensemble du volume. Placée en régie du livre, cette image se substitue aux habituelles scènes de dédicace et entretient la confusion entre le poète et Aristote. Dans le manuscrit Royal 15 E VI de la British Library, qui donne *Le Roman d'Alexandre en prose* du XIIIe siècle, deux scènes se font écho : le copiste à l'œuvre au f. 5 et Aristote enseignant au f. 6v, quoique séparés par quatre miniatures, sont symétriques, installés dans de grandes chaises, l'un tourné vers la droite, l'autre vers la gauche, dans la même tenue, face à un livre²⁶. Dans l'un des exemplaires que Philippe le Bon possédait de l'œuvre de Jean Wauquelin, le BnF fr 9342, l'illustration, quoique très sélective (24 miniatures pour 280 chapitres), choisit de montrer Aristote enseignant Alexandre pour le chapitre V : c'est la première image après la scène de dédicace, avec laquelle elle fonctionne en miroir²⁷. Il en va de même dans les textes savants, dans les textes (Roger Bacon, dans ses écrits dédiés au pape Clément IV, se présente comme un nouvel Aristote²⁸), comme dans l'illustration : le

²² En revanche la pensée médiévale est nourrie de ce texte.

²³ Voir C. Gaullier-Bougassas, « Jean Wauquelin et Vasque de Lucène. Le « roman familial » d'Alexandre et l'écriture de l'histoire au XVe siècle », dans *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, t. 5, 1998, p. 125-138. *Les faicts et les conquestes d'Alexandre le Grand*, éd. S. Hériché, Genève, Droz, 2000, chap. V.

²⁴ Nous donnons au concept de littérature un sens large, qui dépasse l'usage contemporain. Au Moyen Âge, la langue vernaculaire contribue à la diffusion du savoir sans que le départ puisse être fait avec la littérature.

²⁵ Voir sur le site Mandragore : <http://visualiseur.bnf.fr/CadresFenetre?O=COMP-1&I=1&M=imageseule>

²⁶ *Le roman d'Alexandre en prose du manuscrit Royal 15 E VI de la British Library*, éd. du texte, reproduction et analyse des miniatures, C. Ferlampin-Acher, Y. Otaka et H. Fukui, Tokyo, 2003.

²⁷ Voir C. Blondeau, *Un conquérant pour quatre ducs*, Paris, CTHS, 2009, p. 165.

²⁸ Voir W. Eamon, *Science and the Secrets of Nature. Books of Secrets in Medieval and Early Modern Culture*, Princeton, Princeton University Press, 1994, p. 48.

manuscrit BnF fr 1113 du *Livre du Trésor* de Brunet Latin ne présente que cinq lettres ornées : elles montrent d’abord au f. 5 la présentation du livre, puis au f. 77 Brunet Latin et au f. 100v Aristote, dans des scènes qui se font écho.

Plus autorité que personnage, Aristote est souvent l’objet d’attributions fictives, selon un procédé répandu pendant l’Antiquité tardive et le Moyen Âge : c’est le cas pour la prétendue lettre à Alexandre sur la noblesse, qui se trouve au début de *La Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse et dans ses traductions. Le *Secret des Secrets*, somme encyclopédique traduite d’une source arabe, véritable best-seller, se présente comme une lettre adressée par Aristote à Alexandre après sa victoire sur Darius²⁹. Roger Bacon, qui la commenta, la considérait, à tort, comme authentique. La tradition d’échanges de lettres entre Aristote et Alexandre a favorisé la production de textes autonomes, sur des sujets divers, attribués au philosophe et repris dans des œuvres plus vastes, comme c’est le cas pour *l’Epistola Aristotelis de Dieta servanda* qu’insère Thomas de Cantimpré dans son *De Naturis Rerum*³⁰. S’impose alors l’image du vieux philosophe, qui prend le pas sur celle du précepteur d’Alexandre, moins âgé : le *Secret des Secrets* est composé par Aristote, trop vieux pour accompagner le Conquérant en Inde. Plus rarement, la lettre peut être remplacée par le sermon : Gautier de Châtillon ouvre son *Alexandreide* en latin sur un sermon d’Aristote au jeune Alexandre (entre 1178 et 1182).

Si chez Alexandre de Bernay Aristote, après avoir été pédagogue, devient conseiller politique (il aide le Conquérant dans le choix des douze pairs) et stratégique (lors de la prise d’Athènes), ces deux dimensions, sans jamais disparaître, se font plus discrètes ailleurs (le *Secret des Secrets* élude en une phrase : *tant que ledit Aristote vesqui, Alexandre, par le bon conseil d’icelui, subjuga toutes terres et ot vittoire contre tous*)³¹. La dimension encyclopédique du savoir attribué à Aristote, ne s’accommode pas du savoir partiel dispensé à l’enfant ou des conseils de circonstance. On privilégie donc Alexandre, âgé, définitif et absolu, capable de proposer une somme : dans le *Secret des Secrets* il commence par envoyer une lettre à Alexandre, qui est une réponse à une demande ponctuelle du Conquérant, puis une nouvelle missive avec quelques conseils, plus larges, et enfin, le livre entier, qui se pose en somme du savoir telle qu’après sa lecture Alexandre est supposé ne plus rien avoir à demander³².

Aristote est donc une figure valorisée, et l’on comprend qu’il ait été christianisé. Certes l’opération est moins aisée que dans le cas de Virgile, dont la quatrième églogue annonce la naissance d’un enfant divin³³ : elle est néanmoins explicite dans le *Secret des Secrets*. Si la plupart des textes se souviennent du paganisme d’Aristote (Guillaume de Digulleville, dans son *Pèlerinage de Vie Humaine* composé en 1330-1331 note : *Aristote qui fu paiens*³⁴), l’image du philosophe prophète du monothéisme, que peut suggérer sa résistance à l’hybris d’Alexandre ambitionnant la divinisation, sort renforcée du développement d’Aristote comme *auctoritas* et est favorisée par la conciliation de sa philosophie avec le christianisme par Thomas d’Aquin. Alain Chartier, dans le *Livre de l’Espérance*, note vers 1430 :

*N’avons nous pas en escript que lez philosophes reprindrent lez paiens pour l’adoration dez ydoles ? Et des lors par philosophie attainnirent Socrates, Platon et Aristote a la congnoissance d’un seul Dieu, [...] laquelle oppinion [...] s’acorde a crestienne foy*³⁵.

²⁹ D. Lorée, *Édition commentée du Secret des Secrets du Pseudo-Aristote*, thèse soutenue à Rennes 2 sous la direction de D. Hüe, 3 vol., 2012.

³⁰ Ed. cit., t. 3, p. 61.

³¹ Ed. cit., t. 1, chap. I.

³² Ed. cit., t. 1, chap. V.

³³ Voir D. Compareti, *Virgilio nel medio evo*, Livourne, Vigo, 1972.

³⁴ Ed. J. J. Stürzinger, Londres, 1893, v. 1757.

³⁵ Ed. F. Rouy, Paris, Champion, 1989, p. 128.

Dans le *Secret des Secrets*,

plusieurs philosophes le [Aristote] reputèrent du nombre des prophètes et disoient qu'il avoient trouvé en plusieurs livres des Grecs que Dieu lui avoit envoyé son tresexcellent angré qui lui dist : « Je te feray nommer par le monde plus ange que homme. » Et saches que icelui Aristote fist en sa vie moult de signes lesquelz furent estranges œuvres et miracles qui seroient trop longues a raconter ; et aussi, en sa mort, fist moult d'estranges œuvres pourquoy une religion et compaignie de gens qui s'appelloient per[i]patique disoient et tenoient ceste opinion qu'il avoit esté monté ou ciel en forme de coulombe de feu³⁶.

Cependant malgré cette christianisation, la figure d'Aristote reste souvent ambiguë, et paradoxalement, si, quand il est brièvement mentionné comme autorité, aucune réserve ne semble émise, en revanche, quand les auteurs lui accordent un statut plus important et original, travaillant en quelque sorte à construire un personnage comme c'est le cas dans le *Lai d'Aristote* ou chez Guillaume de Digulleville qui, dans son *Pèlerinage de Vie Humaine* le fait débattre avec Sapience dans le passage consacré à l'Eucharistie pendant presque 400 vers (v. 2918-3306), le philosophe est défait : victime de la maîtresse du Conquérant dans le *Lai*, il n'emporte pas le débat dans le *Pèlerinage*.

Déjà chez Alexandre de Bernay la fin du récit laissait une impression mitigée quant au sage. Certes il a le dernier mot puisqu'Alexandre meurt pour n'avoir pas suivi ses conseils (laisse 51), mais ce dénouement signe surtout l'échec du précepteur, et la démesure du chagrin de celui-ci, que la douleur transforme en homme sauvage, et sa plainte funèbre qui divinise Alexandre (reproduisant ainsi la faute majeure du Conquérant)³⁷ donnent une image ambiguë du personnage, qu'annonçait en amont dans le texte sa ruse dans l'épisode de la prise d'Athènes³⁸. Certes cette ruse n'est pas désignée chez Alexandre de Bernay par le terme médiéval *engin*, péjoratif, mais par *savoir*, plus positif (v. 17840) : pourtant Alexandre s'estime *enchanté* (v. 1785), ce qui fait naître un soupçon de magie. De même que Virgile³⁹ est souvent un adapte de la *nigremance*, Aristote ici tourne au magicien. Ce n'est qu'un soupçon : de fait, Aristote résiste mieux que Virgile à la magie noire, protégé qu'il est par son statut d'*auctoritas* et sa place dans l'enseignement et la théologie. Jean Wauquelin, soucieux de donner une image plus lisse du maître d'Alexandre, propose quelques remaniements : Aristote convainc Alexandre d'abandonner Athènes, non par la ruse, mais par sa simple vertu pédagogique de sa *clergie*⁴⁰. Même le *Secret des Secrets*, qui christianise clairement Aristote, le présente, sans développer, comme le fils de Mahomet : la confusion (Mahomet au lieu de Nicomaque⁴¹) montre que même dans un texte où il est particulièrement valorisé, Aristote peut rester ambigu, comme tous les païens.

Au Moyen Âge Aristote est donc un clerc, un philosophe, qu'on nous montre soit enseignant au jeune Alexandre, soit conseiller chenu d'un conquérant adulte. On apprend peu de son histoire, mis à part ses déboires avec les femmes, qui ressortissent d'un topos de la littérature cléricale et qui sont souvent repris en *exemplum*⁴². Echappant au noircissement des figures du savoir qui tendent parfois à être diabolisées quand l'*art* devient magie noire, peut-

³⁶ Ed. cit., t. 1, chap. I.

³⁷ Vers 1064. Voir C. Gaullier- Bougassas, « Alexander and Aristotle in the French Alexander Romances », art. cit., p. 64.

³⁸ Alexandre, pensant qu'Aristote, natif d'Athènes, allait lui conseiller de laisser la ville, a juré qu'il ferait le contraire de ce que lui dirait son ancien précepteur. Le sage, prévoyant cette attitude, transmet au conquérant le conseil inverse de ce qu'il souhaitait (Alexandre de Bernay, br. 1, laisses 80ss).

³⁹ Voir J.W. Spargo, *Virgil the Necromancer. Studies in Virgilian Legends*, Harvard University Press, 1934.

⁴⁰ *Les faits et les conquestes d'Alexandre le Grand*, éd. cit., chap. XXV-XXVII. Voir C. Gaullier-Bougassas, « Jean Wauquelin et Vasque de Lucène », art. cit., p. 125-138.

⁴¹ Ed. cit., note au chap 1, 7.

⁴² Dans la *Geste de Garin en prose* du XVe siècle, on rappelle que *Aristote ne se sceut deffendre que une femme que tant amoit ne le chevauchast* (p. 115).

être du fait de sa position d'*auctoritas* soutenue par les théologiens, Aristote est avant tout le prince des philosophes, précepteur et conseiller d'Alexandre, et il fait partie des figures qui contribuent au rapprochement idéal du clerc et du chevalier⁴³.

Ce qui ressort de ce parcours, c'est qu'Aristote investit durablement des œuvres très diverses, tout au long du Moyen Âge : on le trouve, plus ou moins étoffé, dans des romans, des chroniques, des farces, des dits, des textes épiques, allégoriques, lyriques... Il semble par ailleurs être surtout présent dans des œuvres hybrides sur le plan générique. Certes, étant donné l'inadéquation de la notion moderne de genre pour les textes médiévaux et l'extrême mouvance des réalisations des divers « horizons d'attente », cette tendance peut être rapportée aussi bien au personnage d'Aristote qu'au développement des genres eux-mêmes. Cependant plus que Virgile ou Ovide, la double carrière d'Aristote, à la fois comme personnage de la geste d'Alexandre et comme autorité philosophique a certainement un rapport avec sa présence dans des œuvres hybrides.

Les premiers récits où l'on rencontre Aristote, les romans d'Alexandre, hésitent entre épique et romanesque⁴⁴. A ce brouillage des genres⁴⁵, entre chanson de geste et roman, s'ajoute, à la fois en amont au niveau des sources et en aval, à la fin du Moyen Âge avec Wauquelin et Vasque de Lucène, la dimension historiographique, comme pour Alexandre. S'il suit l'évolution du genre romanesque, passant du vers (*Romans d'Alexandre, Athis et Procelias*) au roman en prose (*Roman d'Alexandre en prose* du XIII^e siècle, qui s'inspire, non du Pseudo-Callisthène, mais de *L'Historia de Preliis*), ce n'est cependant pas du fait de la mise en prose d'un modèle en vers, comme c'est souvent le cas, dans la matière arthurienne par exemple, mais parce que l'auteur recourt à une autre source. Cependant à la fin du Moyen Âge, l'historiographie montant en puissance, les auteurs tentent de détacher Alexandre et donc Aristote du roman. Wauquelin veut faire une *histoire [...] utile [...] sans enchantemens, sans geans*, et il rejette aussi bien le modèle de Renaut de Montauban, épique, que ceux de Tristan et Lancelot⁴⁶. Lorsque Vasque de Lucène reprend à nouveaux frais la traduction de Quinte-Curce dans ses *Faits et gestes d'Alexandre*, voulant présenter de vraies histoires, il traduit sa source au lieu de l'adapter et complète ses informations avec Plutarque : le chapitre sur l'enseignement d'Aristote est l'un des plus riches en références diverses. Vasque rétablit Aristote à Stagire et rapporte qu'il donna à lire l'*Iliade* à Alexandre⁴⁷. La description qu'il propose de l'éducation d'Alexandre fournit un long développement qui peint la formation d'un noble du XVe siècle à la cour de Bourgogne : Aristote est ici à la fois l'objet d'un

⁴³ Voir M. Aurell, *op. cit.*, p. 30.

⁴⁴ Voir C. Gaullier-Bougassas, *Les romans d'Alexandre: aux frontières de l'épique et du romanesque; op. cit.*

⁴⁵ La bibliographie est très riche sur ce sujet. Voir L. Harf-Lancner, « De l'histoire au mythe épico-romanesque: Alexandre le Grand dans l'Occident médiéval », dans *D'un genre littéraire à l'autre*, éd. M. Guéret-Laferté et D. Mortier, Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 63-74. Pour C. Gaullier-Bougassas, les romans d'Alexandre sont à la croisée des genres, mais M. Gosman et A. Petit soulignent plutôt l'importance des éléments épiques (voir A. Petit, « Thématique épique dans le *Roman d'Alexandre* », p. 283-287 et M. Gosman, « L'élément féminin dans le *Roman d'Alexandre: Olympias et Candace* », dans *Court and Poet*, éd. Glyn S. Burgess, A. D. Deyermund et al., Liverpool, Cairns, 1981, p. 167-176, ainsi que le compte-rendu qu'il donne de l'ouvrage de C. Gaullier dans les *Cahiers de civilisation médiévale*, t. 41, 1998, p. 33-35. L. Harf-Lancner parle très justement de « brouillage des formes » : « Les romans d'Alexandre et le brouillage des formes », dans *Conter de Troie et d'Alexandre. Pour Emmanuèle Baumgartner*, éd. L. Harf-Lancner, L. Mathey-Maille et M. Szkilnik, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 19-27. La présence précoce d'Aristote dans un texte strictement épique confirme que même sans Alexandre il peut trouver sa place dans cette matière : P. Meyer, « La chanson de Doon de Nanteuil. Fragments inédits », art. cit.).

⁴⁶ Cité par R. Bossuat, « Vasque de Lucène, traducteur de Quinte-Curce (1468) », dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 8, 1946, p. 197-245, p. 213.

⁴⁷ On en lira une traduction dans *Splendeurs de la cour de Bourgogne. Récits et chroniques*, sous la dir. de D. Régnier-Bohler, Paris, Robert Laffont, 1995, p. 575-576.

recentrage historiographique et d'un déplacement anachronique, qui oriente le texte vers le traditionnel Miroir aux Princes⁴⁸.

Aristote, contrairement par exemple à Charlemagne, n'est pas lié à un genre, et il est souvent associé à des entreprises de transfert générique. Le *Lai d'Aristote* tient à la fois du fabliau, du *lai* et du dit⁴⁹. La possible dimension parodique du texte, qui détournerait le lai courtois, brouille les frontières génériques. Autre forme de transfert générique, les lettres, souvent incluses dans des histoires d'Alexandre, et isolées de l'ensemble, acquiert une autonomie propre, selon une esthétique qui n'est plus celle de l'œuvre qui les contenait originellement. De même, si Aristote prend la parole dans le récit allégorique du *Pèlerinage de Vie Humaine*, cet épisode a été transposé sur scène⁵⁰.

Plus encore que le personnage Aristote, les allusions au philosophe ont pu trouver place dans des textes extrêmement divers, qu'il s'agisse du philosophe victime des femmes, devenu proverbial, ou de références à son autorité (fictives ou non), très variées du fait de l'encyclopédisme du philosophe. Même les miracles et les farces les accueillent. Dans le *Miracle de saint Alexis des Miracles de Nostre Dame par personnages* (début du XIV^e siècle), le troisième pauvre fait référence à la logique d'Aristote⁵¹. Dans la *Farce des femmes qui apprennent à parler latin* (entre 1480 et 1492), le Provincial, qui veut enseigner le latin aux parisiennes, montre à Guillemette un livre, qu'elle trouve fort beau : *Vecy la Logique d'Occam / Aristote et de Buridan, / Lisez la et notez ces motz* (v. 347) : il lui conseille alors d'utiliser les ruses, les *cautelles d'Aristote* (v. 354)⁵².

Cette plasticité de la figure a pour conséquence qu'elle n'est pas associée à un milieu particulier ou à un type d'œuvres précis, comme Arthur peut l'être au roman arthurien ou Charlemagne à la chanson de geste, ou à une thématique donnée (comme Ovide l'est à l'amour), ce qui à la fois favorise la diversité des emplois et brouille les représentations. Certes on peut, avec Alain Corbellari, mettre en évidence l'émergence d'une littérature de clercs, qui lui est particulièrement favorable, au XIII^e siècle⁵³. On peut aussi constater la vogue d'Alexandre, et dans son sillage celle d'Aristote, en milieu bourguignon à la fin du Moyen Âge, quand les ducs de Bourgogne « adopte » Alexandre comme figure emblématique en rivalité avec l'Arthur des Anglais et le Charlemagne des Français. Néanmoins jamais il n'y eut de roman d'Aristote comme il y eut des romans de Merlin. Jamais Aristote ne devint, mis à part dans le *Lai d'Aristote*, personnage de premier plan. Pourquoi ?

Il est possible que le *Lai d'Aristote*, qui connut un très vif succès, ait bloqué l'émergence d'un personnage complet. Par ailleurs la tradition autour du philosophe était composite et contradictoire⁵⁴. Les textes semblent hésiter à faire coïncider Aristote comme personnage et Aristote comme autorité savante. Chez Jean Wauquelin, si le personnage d'Aristote est développé plutôt positivement comme maître d'Alexandre, au moment où il est

⁴⁸ Voir H. Bellon, « L'Histoire à l'échelle de l'homme. Les Faictz et gestes d'Alexandre le Grant de Vasque de Lucène », dans *L'historiographie médiévale d'Alexandre le Grand*, op. cit., 306.

⁴⁹ Voir A. Corbellari, « Aristote le bestourné. Henri d'Andeli et la "révolution cléricale" du XIII^e siècle », dans *Formes de la critique: parodie et satire dans la France et l'Italie médiévales*, éd. J.-Cl. Mühlethaler, A. Corbellari et B. Wahlen, Paris, Champion, 2003, p. 161-185.

⁵⁰ Voir F. Pomel, « La théâtralité des *Pèlerinages* de Guillaume de Digulleville », dans *Maistre Pierre Pathelin. Lectures et contextes*, textes réunis par D. Hüe et D. Smith, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1995, p. 166-168. Je remercie Fabienne Pomel d'avoir attiré mon attention sur ce texte.

⁵¹ *Miracles de Nostre Dame par personnages*, éd. G. Paris et U. Robert, Paris, Firmin Didot, SATF, 1883, t. VII, p. 328, v. 1400.

⁵² Dans *Recueil de farces françaises inédites du XV^e siècle*, éd. G. Cohen, Cambridge Massachussets, 1949, p. 130.

⁵³ *La Voix des clercs. Littérature et savoir universitaire autour des dits du XIII^e siècle*, Genève, Droz, 2005.

⁵⁴ A l'inverse on peut considérer que cette complexité de la figure, comme dans le cas de Merlin, aurait pu stimuler les auteurs.

question du contenu de l'enseignement, le texte renvoie au *Secret des Secrets* et élude (chap. V). En revanche le *Secret des Secrets* estompe le personnage et développe l'exposé savant.

Par ailleurs les auteurs médiévaux possédaient peu de sources latines sur la vie d'Aristote à partir desquelles amplifier : le Pseudo-Callisthène ne s'intéresse guère au sage. Ces manques auraient pu inciter les auteurs à inventer, comme dans le cas de Merlin, mais ce ne fut pas le cas. Les débats autour de la philosophie d'Aristote, les polémiques, les censures, plus ou moins effectives (comme l'interdit de 1277), ont pu jouer un rôle⁵⁵ : cependant si la promotion d'Aristote comme personnage de premier plan dans le *Lai* coïncide avec le renforcement de sa présence à l'Université, il ne semble pas que ces aléas aient joué, car la vogue d'Aristote ne s'est jamais démentie. On peut aussi émettre l'hypothèse qu'Aristote avait des concurrents : Alcuin ou Merlin comme conseillers de roi (sans oublier Virgile conseiller de l'empereur romain), Virgile comme victime de la ruse des femmes⁵⁶, Merlin comme devin... Alain Corbellari estime à juste titre que Merlin a influencé la figure d'Aristote⁵⁷. La tradition qui faisait de Virgile un magicien fabriquant des objets merveilleux, liée à celle des sept merveilles de Rome⁵⁸, a elle aussi coloré la figure d'Aristote, mais moins fortement que Merlin : dans le *Roman d'Alexandre* d'Alexandre de Bernay, le pilier merveilleux d'Athènes, attribué à Platon, intervient dans un développement centré sur Aristote, certainement appelé par un rapprochement implicite entre Virgile et le maître d'Athènes (br. I, laisse 78, v. 1697-1700).

Cet échec relatif du personnage d'Aristote est à mettre en relation avec deux caractéristiques : la brièveté des textes où il intervient, la tendance à la désincarnation du personnage.

Le seul texte dont il est le héros est un récit bref, qui ne développe pas toute sa biographie. Aristote ne donne jamais lieu à une vie complète : il n'intervient que ponctuellement dans l'histoire d'Alexandre, et le texte qui le dote de la biographie la plus complète mentionnant ses études et son mariage est le *Pèlerinage de Vie Humaine*, où il va à l'école de Sapience, à Rome et à Athènes, avant d'épouser Science. Les textes qui lui sont consacrés sont courts, comme le *Lai d'Aristote*, le dit que lui consacre Rutebeuf⁵⁹, voire la strophe de la ballade de Michault Taillevent *La bien allée*. La séquence du *Pèlerinage de Vie Humaine* (long de plus de 13000 vers) où il intervient tient en 382 vers. Cette brièveté se retrouve dans les *Dicta et Gesta Philosophorum* et leur traduction en français par Guillaume de Tignonville au XVe siècle, qui furent un véritable best-seller⁶⁰. Dans les cas où Aristote est l'objet d'allusions, de citations, de références, la brièveté est la règle majeure.

Par ailleurs Aristote tend à se désincarner : on le voit plus parler qu'agir. Prononçant des sermons, comme chez Gautier de Châtillon en latin, auteur de lettres, de livres, comme dans le *Secret des Secrets*, il est parole, vive ou écrite : d'où son lien avec le genre du dit⁶¹, comme en témoigne le *Dit d'Aristote* de Rutebeuf. Le personnage que le philosophe pourrait

⁵⁵ C. Gaullier note que les réticences d'Alexandre de Paris sur Aristote sont contemporaines de la grande diffusion de ses œuvres dans les écoles parisiennes et du développement des polémiques à son sujet (« Alexander and Aristotle », art. cit., p. 65). À l'inverse on peut supposer que le succès du thomisme a contribué à détacher Aristote de la littérature.

⁵⁶ L'histoire de Virgile à la corbeille a eu au Moyen Âge un énorme succès. Voir l'article en ligne de M.-P. Loicq-Berger, « Un autre Virgile. Le regard médiéval (2) », dans *Folia Electronica Classica (Louvain-la-Neuve)* – n° 21, 2011 <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/fe/21/VirMed/Vir2.htm>, consulté le 30 août 2013.

⁵⁷ Voir A. Corbellari, « Aristote et Merlin : deux figures tutélaires pour des mondes parallèles », dans *L'Esplumeroir*, t. 1, 2002, p. 15-26.

⁵⁸ Voir D. Comparetti, *Virgilio nel Medio evo*, Livourne, 1872, A. Graf, *Roma nella memoria e nelle immagini del Medio Evo*, Turin, 1883, W. Spargo, *Virgil the necromancer*, op. cit.

⁵⁹ Rutebeuf, *Œuvres complètes*, éd. M. Zink, Paris, Lettres Gothiques, 1989-1990, p. 956. Rutebeuf affiche comme source un *livre versifié* d'Aristote (v. 3) et s'inspire en fait de *L'Alexandreide* de Gautier de Châtillon.

⁶⁰ Voir C. Blondeau, op. cit., p. 51.

⁶¹ Voir M. Léonard, *Le dit et sa technique littéraire des origines à 1340*, Paris, Champion, 1996, p. 377.

devenir s'efface devant la parole qu'il prononce, comme Merlin, qui finit *entombé*, réduit à une voix proférant des prophéties. Dans le *Secret des Secrets*, Aristote apparaît au début de l'œuvre âgé et doté d'une relative épaisseur, mais rapidement il disparaît, pour n'être plus qu'une voix et une référence, jusqu'à s'effacer complètement : c'est d'ailleurs l'enjeu qu'il affiche explicitement, puisqu'il veut fournir à Alexandre un livre si complet que celui-ci n'aura plus jamais besoin de son maître. Même dans la tradition des lettres, Aristote tend à s'effacer, en particulier parce que, depuis la missive d'Alexandre sur les Merveilles de l'Inde qui fut très diffusée, le maître n'est que le destinataire muet (pas même unique d'ailleurs, puisque la lettre est aussi adressée à la mère du Conquérant).

Au terme de ce parcours rapide, la tentative de *Perceforest* qui, en milieu bourguignon au XVe siècle⁶², fait le lien entre Alexandre et Arthur, se révèle originale, tout en confirmant l'échec d'Aristote comme personnage. Dans la quatrième partie de cette vaste somme, alors qu'Alexandre est mort depuis longtemps, une digression rétrospective explique que la Reine d'Ecosse, Lidoire, d'origine grecque (elle est d'Arcadie), a des connaissances en astrologie. Elle a appris, dans sa jeunesse, auprès d'Aristote, dans *un chastel seant sur la costiere de Grece*, où elle demeurait avec sa mère, et où le *saige Aristote*, [...] *malade d'une cuisse*, était venu se reposer avec ses livres, que la *jenne pucelle* lut avidement : elle devint *tres bonne astronomienne et maistresse d'arquemie et de nigromance*⁶³. Le savoir de Lidoire, aussi appelée Reine Fée, reçoit ainsi une caution universitaire, tandis que s'affirment les origines grecques du royaume d'Ecosse, dont elle est la reine, selon les traditionnelles *translationes studii et imperii*. Il n'est pas surprenant qu'elle ait appris l'astrologie de l'auteur d'un *Traité du Ciel*. *Perceforest*, qui invente tout au long de son œuvre un passé au monde arthurien, met en place ici un prototype à Merlin : si Aristote enseigne généralement les hommes, ici il forme, comme le devin breton, une femme, ce qui confirme l'influence que nous avons évoquée plus haut. Cependant contrairement à Merlin, contrairement au *Lai d'Aristote* aussi, le philosophe n'est pas victime de son élève : parce que celle-ci est sage et qu'elle est appelée à être reine, et peut-être aussi... parce qu'Aristote est blessé à la cuisse (comme le sera d'ailleurs Gadifer, le mari de Lidoire), ce qui peut être une discrète métonymie désignant son impuissance (aurait-il été blessé comme Abélard ?). Quoi qu'il en soit, l'épisode est bref, Aristote est au service de la *translatio* et s'efface définitivement de *Perceforest*.

Quoique très présent dans la littérature médiévale, le « prince des philosophes » peine à accéder au statut de personnage : plus voix que corps (et corps humilié quand il se découvre une chair), Aristote « incarne » peut-être, au mépris de l'Histoire qui nous le montre père, la difficile union du corps et de l'esprit et l'impossible paternité du clerc, qui cependant trouve un dérivatif dans le rôle de mentor et la vertu pédagogique.

⁶² Voir C. Ferlampin-Acher, *Perceforest et Zéphir: propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010.

⁶³ *Perceforest. Quatrième partie*, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, t. I, 1987, p. 517-518.